

modestie et la simplicité de leurs habits, inspirent les vertus dont elles sont ornées.

Quand une personne qui aspire à la vie intérieure refuse d'opérer la réforme dont nous parlons, et qu'elle conserve un attachement à la parure de ses habits, je la regarde comme incapable de faire des progrès dans la vie spirituelle, et ce serait la rendre vaine et présomptueuse que de l'entretenir davantage des voies élevées de la vie chrétienne. Mais si elle est assez généreuse pour opérer cette réforme et se réduire à la modestie et à la sainte abjection des habits, le confesseur ne doit pas s'en tenir là pour la faire avancer dans les voies de Dieu ; il doit la porter à l'abnégation d'elle-même et au détachement des amitiés naturelles. C'est ce dont nous allons parler dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XXVII.

Un confesseur, pour bien diriger une ame qui commence à goûter Dieu et aspire à la vie intérieure, doit la porter à l'abnégation d'elle-même et au détachement des amitiés naturelles.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de ce qui touche les sens et l'extérieur du pénitent, sans aller directement au cœur pour réformer cette partie délicate ; car y aller plus tôt, eût été tout gâter, parce que le cœur et ce qu'il affectionne, sont le dernier retranchement des personnes même les plus réformées. Mais, après avoir dégagé un pénitent de ses sens et de tout ce qui peut les satisfaire, et l'avoir mis au-dessus des sentiments qu'on a pour le monde et de l'attache aux créatures, il faut travailler à le mettre au-dessus de lui-même par une abnégation intérieure de son propre fonds ; car il faut agrandir les dispositions de son ame et élever son cœur au-dessus de tout ce qui est humain. Or, le moyen le plus propre pour cela, est de le porter à faire à Dieu le sacrifice entier de lui-même et de tout ce qui peut le contenter intérieurement.

Mais, pour engager le pénitent à ce sacrifice, à entrer dans un véritable renoncement intérieur, il faut

le convaincre que s'il est nécessaire de se détacher de tout ce qui peut satisfaire les sens et de pratiquer l'abnégation extérieure pour avancer dans les voies de Dieu, il est encore plus nécessaire de pratiquer le détachement de ce qui peut nous contenter intérieurement ; car la corruption de notre intérieur est encore bien plus cachée et plus dangereuse. Combien de pénitents se sont généreusement dépouillés de leur extérieur ou de tout ce qui pouvait leur être agréable au dehors et s'attachent à tout ce qui flatte leur intérieur, et ne font nul progrès dans la vie spirituelle ! Il importe donc que le confesseur donne à son pénitent la plus haute estime de l'abnégation de soi-même, et lui inspire même plus de haine de tout ce qui peut contribuer à ses satisfactions intérieures, que de ce qui peut flatter son corps, car le corps, de son fonds, nous donne assez de quoi le haïr par la corruption visible à laquelle il est sujet ; mais il n'en est pas de même de l'intérieur, dont la malice est presque aussi cachée à notre intelligence qu'à nos yeux. Pour nous détacher de tout ce qui peut le flatter et en avoir une sainte haine, il faut que l'ame s'élève au-dessus d'elle-même et sache voir avec indifférence tout ce qui peut la contrarier ; mais pour cela, il lui faut beaucoup de générosité et une grandeur d'esprit qui ne demande qu'à contenter Dieu.

Le confesseur, en donnant à son pénitent une haute idée du détachement de soi-même et de la pauvreté intérieure, qui est d'autant plus élevée aux yeux de Dieu, qu'elle est ordinairement regardée dans le monde comme la misère et l'humiliation de l'ame, doit même

lui faire comprendre que toutes les vertus, toutes les richesses de l'esprit ne sont pas des vertus, quand nous cherchons à nous satisfaire intérieurement ; elles deviennent alors nuisibles par l'abus que l'amour-propre en fait et par je ne sais quelle mollesse que la conscience en contracte.

Quant aux moyens dont le confesseur peut se servir pour porter son pénitent à l'abnégation de soi-même, au détachement intérieur, le plus efficace est de lui présenter, comme modèle du sien, l'intérieur de Jésus, qui était un intérieur entièrement délaissé ; car, comme dit l'apôtre saint Jean, cet aimable Sauveur *ne s'est jamais complu et n'a jamais fait sa volonté propre*. C'est par là que le confesseur doit extraordinairement fortifier l'ame de son pénitent, parce que le grand point, pour la vie intérieure, est d'être dans les derniers délaissements, et de faire néanmoins tout avec la même fidélité que si l'ame était dans l'excès des plaisirs et des délices. C'est ainsi qu'on peut très bien parvenir à former un pénitent à l'abnégation intérieure.

J'ajouterai que lorsque le confesseur trouve bien disposé son pénitent appelé à la vie intérieure, il faut pendant quelque temps ne lui parler que de mort à soi-même, d'esprit de sacrifice, de destruction de sa volonté propre, afin de l'accoutumer à ces idées fortes, qui, le dégageant de l'amour de lui-même, l'élèvent à la haute estime de la vertu et de la perfection ; et même, pour le porter encore davantage à cette mort intérieure, il est à propos de lui dire : « Quand votre ame sentira quelque joie divine, ne vous y attachez

point et ne vous en estimez pas davantage ; ce sont des dons de Dieu, il est vrai, mais il faut ne les recevoir qu'avec humilité et se défaire de l'estime de soi-même qu'on a en pareille circonstance. Car, à bien prendre les choses, cette estime ne vient, pour l'ordinaire, que de l'amour de son élévation. Ne désirez pas même les consolations divines ; et si Dieu vous visite par la douceur de ces dons, faites souvent ce que vous pourrez pour vous en retirer humblement, vous regardant indigne de ces consolations, et retirez-vous tout honteux dans le fond de votre ame, ne voulant y vivre que dans un esprit de victime. Si vous n'exercez votre ame dans la pratique de ces maximes pour approcher de la sainte abnégation, assurez-vous que votre intérieur sera continuellement dans les ennuis et les dégoûts, dont sont toujours remplis ceux qui cherchent les consolations de Dieu et non le Dieu des consolations. »

Quant aux amitiés sensibles (1), on ne peut nier qu'elles ne soient un obstacle à la vie vraiment intérieure, et qu'elles n'empêchent une ame de faire des progrès dans les voies de Dieu ; car tant que le cœur

(1) Nous ne voulons pas condamner toutes sortes d'amitiés : il y en a qui sont toutes spirituelles ; ce sont celles dont la vertu et la piété forment le lien ; mais toute amitié ou liaison qui a pour principe l'intérêt humain, l'amour de soi-même ou tout autre motif terrestre ou sensuel, ne peut être que dangereuse aux ames, suivant les saints docteurs : « Familiaritates « ejusmodi haud exiguum detrimentum pariunt animæ, dit « saint Ephrem. »

est atteint de quelque amitié naturelle, il est appesanti vers ce qui est humain, et l'ame n'est plus capable de s'élever à une grande perfection. En effet, une personne déjà convertie, qui aspire à la vie intérieure, et qui néanmoins se lie d'une amitié trop douce et trop naturelle, donne une partie de son cœur à la personne qui possède ses inclinations. Or, en ce cas, elle ne peut appartenir totalement à Dieu, qui ne peut souffrir que quelqu'un partage notre cœur avec lui.

Les personnes qui commencent à se donner à Dieu et aspirent à la vie intérieure, se font facilement illusion par rapport à ces amitiés : s'étant séparées de tout, ayant abandonné l'attrait qui les dominait et l'attache qu'elles avaient aux créatures, le cœur les porte aussitôt à chercher quelque chose sur lequel elles puissent s'appuyer jusque dans leur réforme et qui puisse les dédommager de ce qu'on ne leur accorde plus rien de ce qui peut satisfaire les sens. C'est pourquoi elles cherchent à s'appuyer sur quelque objet vertueux ; et, trouvant l'opportunité d'aimer sans remords, elles s'y abandonnent facilement et avec d'autant plus de force, que les personnes qu'elles aiment leur paraissent plus spirituelles ; et ainsi, elles regardent comme fort naturel de se faire des amitiés douces. Elles ne sont plus attachées, il est vrai, aux objets criminels, mais leur cœur n'en conserve pas moins d'inclination pour ce qui est humain et qui peut satisfaire la nature. On le sait, et l'expérience l'atteste, les personnes qui font profession de piété, commencent ordinairement pour le bien dans leurs amitiés particulières, mais souvent

elles finissent par le mal : on parle d'abord de bonnes choses, on s'entretient de la vie spirituelle, on demande des avis et on les reçoit, et cela, dit-on, dans le dessein de sa perfection : tout est bon jusque-là. Mais après, comme l'on se voit, que l'on se parle souvent, que l'on se communique ses sentiments et qu'on s'ouvre son cœur l'une à l'autre, l'amour, tout spirituel d'abord, commence par devenir naturel. Si ce commerce continue, les esprits, les cœurs se lient plus étroitement, et, l'affection s'allumant davantage, l'amour naturel devient peu à peu sensuel, ainsi que le dit saint Augustin. Oh ! que l'amour-propre est subtil et industrieux dans ce qu'on appelle amitiés naturelles et même spirituelles ! sous combien de formes il se déguise ! par combien d'illusions il surprend la bonne foi de ceux qui ne manquent pas d'ailleurs de lumière et de piété ! on se dissimule à soi-même ce qu'il y a d'humain dans ces affections, jusque même dans l'oraison. Sous prétexte qu'on croit y voir les intérêts de Dieu et la gloire de la religion, on s'attache de plus en plus et l'on se livre avec une sorte de passion aux prévenances, aux assiduités et aux communications les plus intimes, car une fois que l'amitié est liée, il n'est rien que l'on ne se communique, même les dons divins dont on est prévenu et qui demandent le silence et le secret. Que dis-je ? l'on en vient jusqu'à se confier mutuellement plus ses secrets qu'on ne le fait au confesseur ; et même ne se fait-on pas souvent des confidences sur ce qui plaît ou déplaît dans la personne ou la conduite de celui qui est dépositaire de notre con-

science ? et tout cela, disons-le, au détriment de l'amour divin. Il importe donc que le confesseur coupe dès le principe le cours de ses confidences, et qu'il éloigne de ces amitiés humaines la personne qu'il dirige dans les voies de la perfection (1).

Quand le confesseur voit que Dieu appelle son pénitent à la vie intérieure et qu'il a sur lui des desseins particuliers, il doit lui inspirer la séparation totale des personnes comme des choses : c'est là le grand principe sur lequel il faut peu à peu le former. Or, rien ne concourt plus à cette séparation que le détachement de toute amitié tendre et naturelle. D'ailleurs, le soin principal du confesseur doit être de s'appliquer sans cesse à purifier de plus en plus son pénitent ; mais il ne peut mieux arriver à cette fin, qu'en l'éloignant de toutes les amitiés sensibles, pour lesquelles le cœur de l'homme a tant de penchants et où la nature trouve tant de satisfactions ; car cette voie de purification, si je peux parler ainsi, est pour l'ordinaire aussi efficace qu'elle est délicate. Que le confesseur travaille donc à inspirer à son pénitent une telle tendresse pour son Dieu, qu'il ne donne à la créature aucun mouvement de son cœur ; qu'il ait même une sainte jalousie pour conserver à Dieu les affections les plus pures de cette ame, dont la conduite lui a été confiée et que

(1) C'est surtout dans les communautés religieuses que les directeurs doivent veiller à ce que ces amitiés particulières ne se contractent pas, parce qu'au jugement des maîtres de la vie spirituelle, il n'y a guère de maux dont les suites soient si dangereuses.

l'Esprit-Saint veut posséder seul. Et, à cet effet, qu'il l'éloigne peu à peu des personnes avec lesquelles elle sympathise et trouve une conformité de génie, d'intérêt, de caractère, de conversation, d'humeur; car la séparation et l'absence sont la ruine des amitiés humaines. Qu'il lui prohibe les conversations, les paroles tendres, captieuses, les dons, les lettres et tout ce qui peut servir d'aliment à ces affections; et qu'il lui fasse comprendre la grande noblesse du cœur de l'homme, que Dieu a fait pour lui seul et dont il mérite toutes les affections, ainsi que la grandeur de sa grace qui l'appelle à une sainteté qui ne peut souffrir la bassesse des amitiés humaines. De plus, qu'il lui fasse sentir combien il importe de se rendre, dès les commencements, libre et indépendant de toutes sortes de liens et de communications avec les créatures.

Le confesseur doit s'appliquer surtout à éloigner des cœurs sensibles deux sortes de personnes; savoir, celles qui ont le tempérament sanguin et celles qui ne font que commencer à entrer dans la vie spirituelle, parce que dans les dernières l'amitié particulière se contracte plus facilement, et que pour les premières, il est plus difficile de les en détacher une fois qu'elle est contractée: en effet, les personnes qui sont d'un tempérament sanguin sont non seulement faciles à s'affectionner, mais très difficilement elles abandonnent les amitiés particulières et seules une fois contractées; et cependant elles ont plus besoin que personne autre de ne pas les contracter ou de les abandonner aussitôt, puisque leur cœur étant la partie la plus faible par où le

démon puisse les attaquer, elles sont plus disposées à se souiller de ces affections terrestres. Il leur importe donc d'en maintenir leur cœur entièrement exempt et de se fortifier de ce côté-là par des actes contraires; et le confesseur ne peut appliquer là-dessus plus utilement le remède, qu'en ne permettant à ces personnes aucune amitié naturelle, et se prononçant fortement à cet égard.

Mais, s'il est nécessaire de ne pas souffrir dans le pénitent des amitiés sensibles, il importe encore plus que le confesseur s'en préserve lui-même. S'il arrivait jamais qu'il s'affectionnât humainement pour quelque personne qu'il dirige, l'on sait assez combien son ministère deviendrait stérile à son égard; car ce qu'il y aurait de terrestre empêcherait l'attrait de la grace, ôterait à ses paroles leur force et à ses instructions leur lumière.

